

Repos

Quant au Caire, il est plongé dans un calme qui ressemble au sommeil — ce calme où la conscience souffre la douleur la plus vive, où le cœur est jeté dans le trouble le plus violent, tandis que les sens extérieurs demeurent sereins et stables, comme si, au-delà de cette sérénité et de cette stabilité apparentes, il n'y avait ni conscience en ébullition, ni cœur agité.

Et quant à l'extrême sud de l'Égypte, il est éveillé — intensément éveillé, animé d'un mouvement violent, soulevé d'une immense fureur. Dans son gémissement, dans son mouvement et dans sa fureur, sa conscience et son sentiment, son cœur et tous ses sens extérieurs prennent part ensemble.

Hier, il était calme et stable comme le Caire, mais il s'est réveillé, et son éveil l'a précipité aujourd'hui dans ce mouvement violent, parce que deux dirigeants du peuple se sont rendus auprès de lui pour le visiter et renouveler le pacte avec lui : ce sont Son Excellence l'illustre Président Moustafa al-Nahhas Pacha, chef du Wafd, et le grand maître Makram Ebeid. Et notre Premier ministre malade voit le calme du Caire et s'en réjouit, et il perçoit l'agitation de la Haute-Égypte et s'en irrite.

Je ne sais jusqu'à quel point sa santé lui permet de supporter les effets qui se succèdent en son âme, ceux de ce contentement qui n'a ni profondeur ni constance, et ceux de cette irritation qui ressemble à la peur. Et je ne sais jusqu'à quel point sa santé lui permet de méditer la philosophie de ce calme qui n'apaise pas, et la philosophie de cette activité qui ne rassure pas. Mais ce dont il n'est point de doute, c'est que la vie politique ne sourit pas à notre Premier ministre malade d'une bouche douce et belle. Peut-être ses regards calmes et tristes, qui ne sont pas exempts d'appréhension, tombent-ils sur cette vie politique et y découvrent-ils un visage fort renfrogné, et sur lui bien des froncements, sans la moindre part de l'allégresse de l'espoir, ni de cette joie qui révèle la force, l'amour de la vie et le désir d'en avoir davantage.

Car les voies du Premier ministre, depuis qu'il a bondi au pouvoir, ont été très longues, très pénibles, très tortueuses. Il n'avance pas d'un pas sans être contraint de s'arrêter ; il ne regarde pas devant lui sans être contraint de regarder derrière lui ; il ne dévie pas à droite sans être contraint de virer à gauche. Et chaque fois qu'il va de l'avant, l'effort l'épuise et la fatigue le mène à sa dernière extrémité, il regarde et trouve la route devant lui s'étendant sans terme, se tordant sans ordre. Alors il avance et il recule ; il prend à sa droite et prend à sa gauche. Il lève longuement les yeux vers le ciel, et les abaisse longuement vers la terre, et il écoute de ses deux oreilles, espérant distinguer quelque chose de clair dans ces échos qui lui parviennent, mais il ne distingue rien.

Et tout cela affecte sa force limitée, qui s'affaiblit ; et son énergie, qui se relâche ; et sa santé, qui s'altère. Et il oublie la longue route devant lui, et oublie les courts chemins qu'il a parcourus. Et il oublie les châtements et les difficultés, et oublie ces échos mêlés, et il sombre un moment dans sa maladie et dans ses douleurs, et ainsi il se repose dans la lassitude et se calme dans

l'inquiétude. Puis il se ressaisit et fait un effort timide vers la guérison, et la guérison fait aussi un effort timide vers lui.

Et il se réfugie dans cet hôtel, à l'ombre des Pyramides, pour achever sa part de ce repos épuisant, et il ouvre les yeux pour regarder devant lui, et voici que la route s'étend sans terme ; et pour regarder derrière lui, et voici qu'il n'a parcouru qu'une courte distance — très courte. Et il descend en lui-même y chercher les provisions et les ressources pour traverser cette route qui ne finit pas, et voici que sa santé est chétive et a besoin de soins, et que sa force est frêle et a besoin d'attention, et que ce qui lui reste d'effort est mille fois plus grand, et davantage, que l'énergie qu'il possède. Et il est exténué ; il se fâche sans révolte, et s'indigne sans fureur. Et un sourire, tout entier résignation, se dessine sur son visage pâle et son front plissé.

C'est ainsi que le Premier ministre passe maintenant ses journées à Mena House. Il a parcouru une étape longue et pénible, mais il est encore au début du chemin, et il n'a aucun des instruments de voyage qui lui permettraient de poursuivre sa route. Tout autour de lui lui annonce que sa politique a échoué, et échoué. Il n'a ni gagné l'appui du peuple, ni gagné la neutralité du peuple, ni réalisé pour ce peuple aucun de ses espoirs — de sorte que, s'il le nie aujourd'hui, il pourrait être contraint de le reconnaître demain. Il n'est pas non plus capable de réparer ce qui est passé et de reprendre une politique nouvelle qui effacerait toutes les traces de sa politique ancienne, ou une partie d'entre elles.

Tout, autour du Premier ministre, en politique, est sombre et obscur, même dans son entourage propre. Ses auxiliaires sont faibles ; leurs épaules, si larges soient-elles, ne peuvent porter seules ces fardeaux qu'il a portés seul. Et le peuple sent cela, s'y étend et y verse dans l'excès. Et le Parlement suit son chemin d'un pas doux, sans vigueur ni fécondité, au point qu'*al-Ahram* le décrit comme un malade impotent. Et la nation regarde tout cela avec une indignation pleine de cette fierté qui se manifeste sous l'aspect de la pitié et de la compassion pour ceux qui ont épuisé, à lui nuire et à jouer avec ses intérêts, une force qui aurait mieux valu être dépensée à lui faire du bien et à réaliser ses espoirs.

Voilà quel est le repos du Premier ministre maintenant à Mena House. Ce n'est pas le repos que mérite un malade après que les malades ont gémi, ni le repos que mérite un lutteur après que la lutte l'a épuisé. Mais c'est le Premier ministre qui a choisi son chemin vers ce repos, et qui a adopté envers sa nation tout entière cette attitude qui ne lui a apporté aucun bien et qui n'a été suivie que de maladie, de douleur et de chagrin. Et c'est lui qui a dépensé toute sa santé avec une générosité qui ressemble au gaspillage, pour réaliser ce qu'il n'est nullement possible de réaliser, et atteindre ce qu'il n'est nul espoir d'atteindre. Si quelqu'un pouvait contraindre le Nil à rebrousser chemin et à remonter vers sa source au lieu de couler en descendant vers la mer, alors le Premier ministre pourrait contraindre la nation égyptienne à détourner son visage de ses espoirs et de ses idéaux suprêmes de liberté véritable, de dignité véritable et d'indépendance véritable, et à se contenter d'un peu d'apparences de liberté, d'apparences de dignité et de semblants d'indépendance à l'ombre de tuteurs infaillibles.

Le Nil coulera toujours vers la mer, et l'Égypte coulera toujours vers la réalisation de ses espoirs et l'atteinte de ses idéaux suprêmes. Et tous ceux qui s'attribuent plus de force qu'ils n'en possèdent seront toujours las, toujours en échec, toujours abattus — ceux qui empruntent cette route longue, pénible et tortueuse que le Premier ministre a empruntée.

Kawkab al-Sharq, 20-3-1933, p. 219.